CATHERINE RAMBERT

SYLVIE MAQUELLE















Des femmes d'influence

Pouvoirs et télévision

HACHETTE

CARRERE

2.01 L

1357331

39

Des femmes d'influence

Pouvoirs et télévision

8° R
103725

Catherine RAMBERT Sylvie MAQUELLE

Des femmes d'influence

Pouvoirs et télévision

Préface de Jacqueline Baudrier

HACHETTE/CARRERE

587

DL-28111991-34930

© Hachette/Carrère 1991.



Préface

« La vague déferlante des femmes sur le monde de la télévision » se brise en une multitude d'images éclatées, une vision de kaléidoscope, sous la plume fouineuse et confraternelle de Catherine Rambert et Sylvie Maquelle.

Cette enquête sur la réussite féminine crevant le petit écran m'apparaît comme un « docudrame », le récit d'une course d'obstacles enlevés de haute lutte par des pros, des vraies... Les autres ne seront jamais des « femmes d'influence ».

L'arme absolue de ces conquérantes? L'amour du métier. Elles s'imposent à force de travail, de pugnacité, de compétence. Toujours disponibles pour les coups difficiles. Et c'est ainsi qu'elles sont devenues correspondantes de guerre, grands reporters, envoyées spéciales, « des femmes sur tous les fronts ».

Comme il est loin le temps où les pionnières ouvraient la brèche dans cette muraille médiatique longtemps inaccessible aux femmes. J'entends encore Louise Weiss, militante de cette cause et de tant d'autres audaces – le vote des femmes, l'Europe,

la paix –, faire le récit de son combat au micro d'une émission féminine de l'ORTF que j'animais lors de mes premiers pas dans le journalisme audiovisuel.

Au début du siècle, dans l'Alsace natale de Louise Weiss, l'éducation des filles était enfermée dans trois commandements, les trois K, en allemand : *Küche, Kirche, Kinder* – cuisine, église, enfants. Et ne voilà-t-il pas que Louise Weiss ose briser le carcan. Elle fut, en 1914, l'une des premières femmes agrégée de lettres. C'est à sa mère qu'elle donne la primeur de l'information. Réaction de la maman : « Louise, je t'en prie, ne le dis pas encore à ton père, une mauvaise nouvelle dans la journée, cela suffit. » L'autre mauvaise nouvelle, en ce 2 août 1914 : la déclaration de la guerre...

Plus tard, dans les années 60, les superpatrons de l'audiovisuel, Jean d'Arcy à la télévision, Maurice Siegel à Europe 1, étaient d'irréductibles misogynes dès qu'il s'agissait de présence féminine dans les journaux télévisés ou parlés. « Les femmes ne sont pas crédibles » : Maurice Siegel, ce grand de la radio, répondait ainsi aux auditeurs qui l'interrogeaient sur l'absence de femmes dans la rédaction d'Europe 1.

Les voix féminines charmeuses des postes privés étaient cantonnées aux annonces publicitaires : séduire, pour mieux vendre. Elles ne s'incarnaient que dans un prénom, alors que l'homme de radio disposait d'un patronyme. Pas question de prendre le public à rebrousse-poil, en cassant l'image stéréotypées de la femme au foyer ou de la femme objet sexuel.

La Radiodiffusion française n'était pas misogyne. Je présentais au micro de France Inter des papiers politiques. J'animais aussi, en direct, les grandes émissions du journal parlé. Et je recevais beaucoup de courrier, de femmes et d'hommes qui trouvaient normal qu'une journaliste puisse présenter et com-

menter les nouvelles. Dans les années 70, j'ai été, sans aucune discrimination sexiste, la première femme à diriger le journal parlé, puis l'information de la deuxième chaîne face à Pierre Desgraupes sur la Une, et enfin la première chaîne.

Dix ans après, « le phénomène Ockrent », première femme à présenter la grand-messe du 20 heures avec la responsabilité de rédactrice en chef, est justement mis en relief par les auteurs comme le tournant des années 80, le raz de marée des femmes envahissant le petit écran. Soixante pour cent de femmes dans les écoles de journalisme, la même majorité que dans la rédaction de FR 3, 40 % à TF1 et à A2. Des journalistes stars pilotent des émissions phares : Anne Sinclair, Michèle Cotta, Claire Chazal... D'autres encore sont aux leviers de commande.

Pouvoir, notoriété, argent, mais aussi les déceptions, la traversée du désert, la gloire éphémère. Que reste-t-il quand tout est oublié ? L'influence, l'exemple de la réussite professionnelle, la voie ouverte qui donne confiance aux autres, chez nous et ailleurs, dans les pays où les femmes sont encore en tutelle, analphabètes à 90 % dans certaines régions d'Afrique, d'Amérique latine, d'Asie.

Des femmes qui parlent à la radio, à la télévision, à d'autres femmes qui ne savent encore ni lire, ni écrire, les aident à éduquer leurs enfants, à vivre mieux, à franchir des siècles. La télévision sans frontières des satellites projette l'image de nos journalistes victorieuses au Maghreb et au Sud du Sahara.

Elles donnent l'espoir, la force aux brimées de la terre – les voilées, les excisées, les mariées par contrainte, les répudiées –, à toutes les femmes esclaves de conquérir une autre vie.

Jacqueline Baudrier

Introduction

Christine Ockrent, Anne Sinclair, Claire Chazal, Dominique Cantien, Michèle Cotta, Dorothée, Denise Fabre, Pascale Breugnot, Marie-Laure Augry, Jacqueline Joubert... Comme on étudie l'origine d'un raz de marée, nous avons voulu explorer cette vague déferlante de femmes sur le monde de la télévision. Qui sont-elles? D'où viennent-elles? Par quels combats sont-elles passées pour occuper aujourd'hui les postes clés du petit écran?

Qu'elles soient sous le feu des projecteurs ou dans l'ombre, en coulisses, elles nous ont donné l'envie de découvrir les secrets de la réussite au féminin.

I

Les méandres d'une vocation

Elles sont connues et reconnues. Leurs noms et leurs visages occupent les premières places à l'antenne ou dans les génériques des émissions télévisées. Dans une société régie par l'image et la communication, la télévision a fait d'elles d'authentiques stars en leur conférant une aura et un pouvoir de premier plan. Sur les pages glacées des magazines, elles arborent des sourires de conquérantes et le visage radieux de la réussite. Elles affichent sans complexe leur féminité alliée à un professionnalisme à toute épreuve. Elles revendiquent des rôles, des titres, des postes occupés jusque-là par des hommes. Elles existent et s'affirment dans un milieu, celui des médias, longtemps réputé misogyne. D'abord tolérées avant d'y être admises, elles ont forcé des portes, bousculé barrières et tabous pour s'imposer et conquérir une légitimité. Elles ont de l'humour, du recul et cultivent l'art d'être sérieuses sans se prendre au sérieux. En un mot, elles sont là où on ne les attendait pas, par la seule force de leur travail et de leur volonté, ces qualités essentielles qui forgent le talent.

Parce qu'elles réussissent dans leur spécialité, elles intéressent. Parce qu'elles ont fait leurs preuves, elles tiennent le haut du pavé. Parce qu'elles sont belles, elles fascinent. Qu'elles se nom-

ment Anne Sinclair, Christine Ockrent, Dominique Cantien, Marie-Laure Augry, Pascale Breugnot, Michèle Cotta, Marie-France Cubadda, Claire Chazal, Dorothée ou Denise Fabre, leur ascension au sommet de l'échelle médiatique ne relève pas du pur hasard. Même si ce dernier leur a parfois inspiré des choix déterminants.

Carriéristes? Mieux que cela. Désireuses pardessus tout de se réaliser. A une ou deux exceptions près, aucune n'envisageait au départ de ne pas exercer de profession. Autonomie, indépendance financière sont leurs maîtres mots et leur credo. Hors de là, point de salut. L'objectif visé n'étant pas la réussite professionnelle en soi mais la réussite déclinée au sens large du terme, une sorte d'accomplissement personnel avant tout.

« Ma vie a toujours été guidée par mes choix professionnels, explique Michèle Cotta. Elle s'est harmonisée autour d'eux. Je n'ai jamais eu de cas de conscience, c'était à la fois une nécessité et un plaisir. »

Quelles que soient leurs motivations, elles sont aujourd'hui incontournables. Une chose est certaine, la télévision ne serait pas ce qu'elle est sans elles.

Leurs trajectoires pourtant sont multiples; leur unique point commun est le choix d'un métier dit de communication, l'une des premières branches de l'industrie à avoir accueilli des femmes à des postes de responsabilité. Toutes, quel que soit leur milieu social d'origine, ont profité des nouvelles perspectives que la fin du XX^{e} siècle offrait aux femmes pour ne pas manquer le coche.

Mais pour chacune de ces réussites – d'autant plus éclatantes qu'elles se jouent au sein d'un média prépondérant vers lequel convergent tous les regards –, le fil conducteur est le même, la compé-

tence. On ne pardonne en effet rien moins aux femmes que d'occuper des postes où elles feraient montre de quelques défaillances.

« Pendant des années, j'ai dit : " Oui, patron, bien patron... " A la longue, cela finit par se révéler payant, assène Marie-France Cubadda devenue successivement présentatrice vedette du journal de 20 heures de TF1, puis des journaux de la Cinq avant d'aller offrir ses services à la chaîne par satellite TV5. J'ai travaillé sans répit, semaines et week-ends, parce que, pour arriver, une femme doit se battre plus, fournir davantage. »

Daisy de Galard, ex-productrice de « Dim, Dam, Dom » et aujourd'hui membre du Conseil supérieur de l'audiovisuel, acquiesce :

« Pour réussir, une femme doit être convaincue qu'elle est dans une bonne voie. Ses convictions doivent être beaucoup plus enracinées, plus profondes. Une femme a moins le droit de se tromper. »

S'imposer par le travail permet en outre d'éviter les suspicions qui ne manquent pas de planer autour d'un succès féminin. Les amabilités telles que « elle a couché avec Untel » sont légion dans une profession où la communication s'instaure, il est vrai, à tous les niveaux.

« Une femme qui réussit a souvent quelque chose d'un peu suspect, remarque Christine Ockrent. Il y a toujours des gens pour s'interroger sur les appuis dont elle a dû bénéficier. »

Comment se sont-elles hissées au rang qu'elles occupent aujourd'hui? De quoi est faite la réussite au féminin dans un milieu aussi incertain que celui de la télévision? De travail, rien que de travail, répondent-elles en chœur. Relever les manches, ne pas hésiter à aller « au charbon » quand d'autres rechignent à la tâche, voilà le secret. Le reste – la

notoriété, l'argent, la reconnaissance – n'est qu'affaire de circonstances. Les nuits de veille, les heures supplémentaires, les galères des reportages en série, les chausse-trapes et les peaux de bananes des confrères pas toujours fair-play... elles connaissent. C'est précisément parce qu'elles ont résisté à ces mises à l'épreuve qu'elles font aujourd'hui partie du peloton de tête.

« Le travail est une occasion de se découvrir soi-même », écrivait le romancier anglo-saxon Joseph Conrad. A l'évidence, elles ont appris, en s'y frottant, à forger leur caractère. Elles se sont battues, seules le plus souvent, contre vents et marées parfois. Toutes passent d'ailleurs pour avoir du « tempérament ». Un trait qui n'occulte pas, bien au contraire, une réelle humanité. Et qui ne les empêche pas de poser un regard étonné sur leur parcours professionnel.

De prime abord pourtant, une constatation s'impose. Rien à l'origine ne les prédisposait à choisir le métier qu'elles exercent aujourd'hui. Aucune n'avait de famille dans le journalisme ou dans le milieu de la télévision. Le piston, la cooptation n'ont pas été leur lot. Si l'environnement familial influence l'orientation initiale des études, il n'est pas déterminant au moment du choix d'une carrière. Un bref coup d'œil sur les vocations premières des divas du petit écran en témoigne.

« A quinze ans, je voulais faire de l'archéologie, raconte Dorothée, aujourd'hui directrice de l'unité jeunesse de TF1, chanteuse et actrice à ses heures. Puis, comme c'était assez compliqué, j'ai décidé de me diriger plutôt vers le tourisme. Mes parents m'ont toujours laissée faire. La seule chose qui leur importait était que je passe le bac. Quand je l'ai eu, j'ai pu faire ce que je voulais. »

Élevée dans une famille de hauts fonctionnaires, Christine Ockrent a suivi raisonnablement, jusqu'à vingt ans environ, un cursus universitaire classique en sciences politiques qui aurait dû la conduire vers une carrière internationale. De son côté, Ève Ruggieri préparait sans grande conviction des études dentaires, car ses parents, musiciens l'un et l'autre, souhaitaient qu'elle embrasse une carrière moins aléatoire. Elle se présentera ultérieurement à un concours de réalisateur à la radio.

« Mon premier travail fut de donner des leçons de piano et d'apprendre *La Lettre à Élise* à des mouflets récalcitrants, se souvient-elle. Je ne me projetais pas dans une vie professionnelle. Je me nourrissais de bonheurs successifs, faits de musique et de lecture. A quatorze ans, je lisais aussi bien Maupassant et Racine que des romans policiers. Je piquais des bouquins sur la mythologie et des biographies dans la bibliothèque de ma grand-mère. »

A Nice, Michèle Cotta adolescente penchait plutôt vers la comédie. Contre l'avis de ses parents, elle s'inscrit au conservatoire et ne tarde pas à faire figure de vilain petit canard au sein du cercle familial. Prudente, elle continuera finalement ses études à Sciences-Po.

« Ma mère trouvait que c'était un métier de saltimbanque épouvantable. Comme tous les bourgeois provinciaux, elle souhaitait plutôt que je sois avocate ou enseignante. »

A l'origine des carrières télévisuelles, on trouve d'ailleurs bon nombre de comédiennes en herbe. La télévision n'est-elle qu'un pis-aller pour celles que la pantomime et le vaudeville inspiraient? En l'occurrence, c'est d'abord vers les planches que lorgnaient Evelyne Leclercq, présentatrice vedette de « Tournez manège », Carole Varenne, speakerine sur TF1, Catherine Ceylac, journaliste et produc-

trice de feu l'émission « Sucrée... salée » sur Antenne 2, Patricia Lesieur, speakerine sur Antenne 2 et même Jacqueline Joubert, première speakerine de la télévision française, productrice découvreuse de talents (elle est aussi la mère d'Antoine de Caunes) dont la carrière est un modèle de diversité et de longévité.

« Ma vraie vocation, c'était la danse, raconte-t-elle. A cinq ans, j'ai supplié mes parents de m'inscrire à l'école de danse de l'Opéra. Mon père me disait que c'était un métier abominable et il a mis son veto absolu. Pourtant, je reste persuadée que j'aurais réussi. Toute ma vie, j'ai souffert de cette vocation contrariée. Ensuite, j'ai voulu faire du piano, mais à la mort de mon père, ma mère n'a plus eu les moyens de m'offrir des leçons. Je me suis finalement orientée vers la comédie parce que mes parents étaient dans le métier. Mon père a même été directeur du Théâtre de Poche. Je suis une fille de saltimbanques. A quatre ans, j'avais vu mon premier film de cinéma. Je n'ai pas eu de mérite à débuter dans le spectacle. »

L'itinéraire des unes recoupant parfois celui des autres, Evelyne Leclercq décide à dix-sept ans de changer son fusil d'épaule et d'embrasser la carrière d'hôtesse. Une ambition un temps partagée par sa consœur de la Une, Denise Fabre.

« Je suis issue d'une famille méditerranéenne, où les filles sont élevées de façon très serrée et où elles sont destinées à rester à la maison, se marier et s'occuper de leur famille, précise cette dernière. Mon seul désir était de passer mon bac pour pouvoir travailler très vite. En plus, je n'avais pas les moyens de me prélasser car ma mère m'avait élevée seule. Être hôtesse de l'air symbolisait pour moi le summum de l'émancipation et de la liberté. Je suis partie un an en Grande-Bretagne pour apprendre

l'anglais en attendant d'avoir l'âge requis pour le concours. C'est ainsi que j'ai commencé à être hôtesse dans les cars où je promenais des touristes sur la côte. Je leur faisais visiter des musées... D'une certaine façon, c'est là que j'ai commencé à apprendre mon métier d'animatrice. Un peu plus tard, j'ai même été secrétaire. »

Décidément impénétrables, les voies de la destinée réservent d'étranges surprises. A douze ans, Marie-Laure Augry, ex-partenaire d'Yves Mourousi au journal de 13 heures de TF1, rêvait d'être... coiffeuse. Puis, influencée par un père cuisinier, l'actuelle présentatrice de l'édition de la mi-journée sur la Cinq se met en tête de faire une école hôtelière et d'ouvrir un hôtel-restaurant! Le bac (par correspondance) en poche, elle s'oriente finalement vers les relations publiques.

Tentée un temps par la médecine, Pascale Breugnot, responsable des magazines et des documentaires de la Une et directeur général de la société de production de fictions Banco Production, vouait un véritable culte à l'émission « Lectures pour tous », de Pierre Dumayet, et cette passion a, à l'en croire, éveillé alors les prémices d'une vocation.

« Dans ma famille, on a eu la télévision très tôt, précise-t-elle. Pendant longtemps, j'ai été la seule de ma classe à l'avoir. Voir les gens qui arrivaient à dire des choses si pertinentes, si personnelles sur un livre me semblait extravagant et extraordinaire. Pierre Dumayet réalisait de magnifiques interviews et avait une façon de questionner les auteurs, de rentrer dans les comportements humains, d'analyser et de vagabonder dans le monde des idées que je trouvais absolument magique. D'ailleurs, lorsque j'ai produit plus tard des émissions culturelles, le premier journaliste que je suis allée chercher, c'est Dumayet... »

Une licence d'allemand et une thèse sur « L'influence de Rainer Maria Rilke en Angleterre » (*sic*) n'auraient logiquement pas dû conduire Danièle Gilbert à la présentation de « Midi Première » dans les années 70. Quant à Christine Bravo, à quatre ans, sachant lire et écrire, elle avait tout simplement juré de devenir écrivain.

On le voit, il y a loin dans l'ensemble entre les désirs de jeunesse, forgés généralement à l'adolescence, et les positions occupées aujourd'hui.

Elles ne sont au total que trois – Anne Sinclair, Marie-France Cubadda et Dominique Cantien – à avouer une vocation précoce et à avoir déterminé très jeune leur choix de carrière. La palme de la précocité revient sans conteste à Anne Sinclair dont la constance explique sans doute son exceptionnel parcours.

« J'ai eu la chance formidable d'avoir pu réaliser un rêve d'enfance », reconnaît la productrice et présentatrice de « 7 sur 7 ».

L'esprit éveillé par un cercle familial réceptif aux mouvements de l'époque, Anne Sinclair découvre la télévision vers quatre ans en regardant le couronnement de la reine Élisabeth, chez l'une de ses grands-mères. En 1965, ses parents feront l'acquisition d'un poste pour suivre l'élection présidentielle de cette même année. A sept ans, elle avait découvert, grâce à la radio, une drôle de race d'hommes : les hommes politiques. Elle ne sait pas encore qu'elle excellera à les interviewer.

« A dix ans, en 1958, au moment de la guerre d'Algérie, j'écoutais avec mes parents les nouvelles à la radio. Je trouvais que ce métier qui consistait à avoir les nouvelles du monde, à les comprendre et à en rendre compte était un métier extraordinaire. A partir de là, je n'ai pas hésité. Je n'ai jamais voulu

être infirmière ou docteur, tout ce qu'on dit lorsqu'on est enfant. J'avais décidé d'être journaliste et je n'ai jamais varié. Les références de l'époque, ce n'était pas encore la télévision. On lisait beaucoup. Mais le journalisme pour moi, concrètement, c'était la radio. Je n'ai pas fait d'études qui menaient directement au journalisme, mais j'ai toujours eu ça dans l'esprit. Après Sciences-Po, je me suis dit qu'il fallait absolument que j'entre à Europe 1, quitte à porter les cafés. J'y ai fait un stage au cours duquel j'ai effectivement porté les cafés. J'ai été engagée en 1973-1974, quelque temps avant les élections, pour trier les dépêches. Je me souviens que lorsque je rentrais chez moi, je disais à mes parents : " Vous vous rendez compte, je passe sous le porche d'Europe 1 ! " J'étais là où j'avais toujours rêvé d'être, dans l'antre des dieux. Le roi n'était pas mon cousin. »

Sous le regard inquiet mais bienveillant de ses parents – elle est fille unique –, Anne esquisse timidement mais fermement ses premiers pas dans le métier.

Même ambition, même désir de découvrir le monde, mais autres motivations chez Marie-France Cubadda. C'est pour échapper aux limites intellectuelles et physiques, imposées par une existence insulaire sur le caillou calédonien, dont elle est originaire, qu'elle choisit le journalisme, avec à la clé une ambition, travailler en France. Cet objectif n'avait pourtant rien d'évident pour la jeune Marie-France, issue d'une famille modeste et nombreuse (six enfants).

« Je vivais dans une île où j'avais vraiment la sensation d'une prison. L'endroit le plus proche est l'Australie, à trois heures d'avion. Les territoires d'outre-mer n'ont jamais brillé par une information franche, libre et intelligente telle qu'on la conçoit

en France. Je voulais absolument échapper à cela, au manque de culture, au manque de nouvelles fraîches, de magazines. J'ai débuté à dix-sept ans. D'abord à la radio, puis à la télévision dans la foulée. En outre-mer, on est polyvalent. On apprend sur le tas. Grâce à cela, je sais faire des montages, de la prise de son, de la prise de vues, de la programmation, des reportages économiques et sociaux. J'avais une fringale terrible d'informations et de liberté. »

Le rejet d'une vie conformiste en province est à l'origine de la superbe réussite de Dominique Cantien, discrète mais efficace directrice artistique de TF1, la chaîne la plus regardée de France. Tout ce qui est variétés, divertissements et soirées spéciales sur la Une passe sous ses fourches caudines. Dominique Cantien fabrique les vedettes et les émissions au point que le magazine *Elle* l'a récemment qualifiée de « femme la plus puissante de la télé ». Une enfance provinciale sans histoire, dans le Nord de la France, lui donne très jeune, en réaction, le goût de bouger, de créer. Petite fille, elle adore danser et chanter. Adolescente, elle rédige avec application son journal intime, entretient une vaste correspondance, se soûle de livres et recopie sur des bouts de papier qu'elle accroche autour de son bureau les belles phrases pêchées au fil de ses lectures. Très tôt, Dominique décide ce que sera sa vie. Ou plutôt ce qu'elle ne sera pas.

« Je ne me rappelle pas avec précision ce que je voulais faire, reconnaît-elle. Je me souviens seulement de ce que je ne voulais pas faire : vivre en province, avoir une petite vie bourgeoise et tranquille. J'ai été élevée dans une ville de province où je trouvais que tout était ennuyeux et pesant. J'étais pourtant une petite fille très gâtée mais je voulais quitter cette atmosphère. Après mon bac, j'ai eu envie de

travailler dans la communication, sans plus de définition. La télévision, je n'y pensais pas. Nous ne la regardions pas beaucoup. Je n'étais pas une fan. Mes pulsions me poussaient plutôt vers l'écriture. Je suis partie vivre un an en Grande-Bretagne où j'ai travaillé pour la British Airways. Puis j'ai fait une école de journalisme. »

Ruptures, nécessités ou hasards de l'existence ont donc permis, dans une large majorité, à ces self-made women de trouver leur voie et de se faire une place au soleil : le destin réserve d'heureuses opportunités à qui sait les saisir. Les grandes décisions se prenant rapidement, de simples coups de dés ont parfois bouleversé des plans de carrière sagement programmés. Cependant, les métiers de la communication et du journalisme brillent encore par leur mauvaise réputation – instables, difficiles, souvent mal rémunérés... –, et certains virages n'ont pas été négociés sans quelques légers tiraillements, familiaux, notamment.

Claire Chazal, présentatrice des journaux du week-end sur TF1, en sait quelque chose. Un diplôme d'HEC et un troisième cycle d'économie la destinaient tout naturellement au marketing ou à la finance d'entreprise. Oui, mais voilà...

« Le journalisme, chez moi, n'est pas une vocation d'enfance ou d'adolescence, annonce-t-elle avec franchise. En sortant d'HEC, où je n'avais pas été très heureuse, j'étais quelque peu désorientée et je n'avais pas très envie d'entrer en entreprise. J'ai passé deux ou trois entretiens et j'ai fui. Je me suis présentée à l'ENA sans succès. Je me suis dit : " Que vais-je faire ? " J'ai réalisé que j'avais envie d'écrire sur l'économie. Je me suis dirigée vers les journaux, en commençant par faire des piges comme tout le monde. Puis je suis rentrée au *Quotidien de Paris* au